

Ironie Ironie Ironie

Interrogation Critique et Ludique n°172 – janvier-février-mars 2014

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

IRONIE : 51, rue Boussingault - 75013 Paris

Blog Ironie : <http://interrogationcritiqueludique.blogspot.fr>



LE REVOLVER DE PICASSO

Je me souviens d'un soir et d'Apollinaire, Picasso et moi dégringolant la rue Lepic en hurlant : « À bas Laforgue, vive Rimbaud ! » Ce devait être en 1905. Nous ne pensions qu'à l'art et nous aurions bien pu sortir des revolvers pour défendre nos convictions. Un jour qu'un bavard s'était permis de parler de Cézanne à Picasso dans un mode qui ne lui plaisait pas, celui-ci posa une arme qui ne le quittait jamais sur la table de marbre d'un café et dit : « Un mot de plus et je tire ! »

Une autre fois, chez un peintre, où il s'ennuyait, il creva le plafond d'une balle. Cette manie du revolver nous venait d'une rencontre avec Jarry qui en portait toujours. Nous avons dîné avec lui chez Maurice Raynal, où l'on buvait abondamment. Jarry et Picasso s'étaient liés à première vue d'une grande amitié. Ils ne se virent pourtant pas souvent. Le premier revolver de Picasso lui avait été donné par Jarry.

Notre grande admiration et notre enthousiasme allaient à Apollinaire. Il était superbe, l'air impérial. Lui seul de nous tous semblait riche et magnifique. Le pauvre ! il ne l'était pas plus que nous. Nous aimions sa grosse gaîté, son interminable fou rire, ses histoires fantastiques, son érudition inattendue, ses vastes connaissances des événements politiques et économiques dans tous les coins du monde. Il lisait les journaux comme il lisait un dictionnaire. Un poète chilien l'ayant emmené dîner un soir, il l'étonna toute la nuit par sa connaissance profonde de l'État du Chili. Ç'aurait été un Japonais, un Russe ou un Dalmate, qu'Apollinaire aurait parlé avec la même abondance technique. Nous savions ses vers par cœur, nous les discussions avec âpreté, avec sévérité. Nous n'étions pas tendres les uns pour les autres. Quelle vie stoïque et superbe !

Max Jacob.

MERVEILLEUX TINTORET

Aujourd'hui encore, je trouve Tintoret merveilleux. Je me suis toujours demandé pourquoi Picasso n'aimait pas Tintoret. Il avait un bon œil pourtant, il ne se trompait jamais ; sans doute l'avait-il mal regardé...

Miquel Barceló, 2013.

LE QUOTIDIEN

L'objet le plus quotidien est un vaisseau – un véhicule de ma pensée.

Pablo Picasso.

J'Y SUIS, J'Y SUIS TOUJOURS

Sans doute, les écrivains et les peintres sont-ils des hommes comme les autres, peut-être un peu plus sensibles seulement, c'est-à-dire (si l'on m'a bien compris) un peu plus réalistes (un peu plus matérialistes, si vous voulez). Seuls, d'ailleurs, il faut bien le dire, à n'être sensibles qu'au sensible, c'est-à-dire au présent. Seuls à être entièrement présents. Seuls, si je puis dire, à y être, intégralement. Seuls à y rester. J'y suis, j'y suis toujours, écrivent-ils. Et, en effet, il y sont : parce qu'ils l'écrivent (qu'ils écrivent cet y, plus bref encore, plus « abstrait », si l'on veut, que le Hic et Nunc d'antan). Vous venez d'acheter un journal, dans un kiosque du boulevard Saint-Michel, par exemple. Ce journal annonce je ne sais quelle catastrophe ici ou là (de dernière heure ou de prochaine heure), je ne sais quel massacre (parmi les faits divers ou les nouvelles de l'étranger), je ne sais quelle manifestation (d'hier ou d'aujourd'hui, et voire, sur ce boulevard même) : vous déployez ce journal, dont lesdits gros titres sont d'une encre fraîche, et *voici que* l'odeur de cette encre vous est *au moins* aussi sensible que la signification (serait-elle affirmée *historique*) des événements relatés, en somme que ce qui vous est signifié (péremptoirement) par les lettres chargées *d'encre fraîche* sur la feuille de *papier-journal* que vous avez entre les mains, sous les yeux, devant les narines. Eh bien, si vous êtes ainsi, si votre complexion corporelle est ainsi faite que vous soyez présent à ce point, sensible *au moins autant* au signifiant qu'au signifié, vous êtes un lecteur pour la poésie (comme je l'entends) ou pour la peinture...

Francis Ponge.

SÉBASTOPOL

J'avais eu très chaud en remontant le ravin sablonneux et je fus heureux d'appuyer mon dos contre un tronc d'arbre et de lire le *Sébastopol* de Tolstoï. C'est un livre de jeunesse et il y a dedans une très belle description de combat, quand les Français prennent la redoute, et je pensais à Tolstoï et au grand avantage que l'expérience de la guerre constitue pour un écrivain... Puis le *Sébastopol* de Tolstoï me fit penser au boulevard Sébastopol à Paris, à mon retour de Strasbourg à bicyclette sous la pluie et aux rails glissants des tramways, à l'impression d'avancer sur de l'asphalte gras, glissant, et sur des pavés au milieu de la circulation sous la pluie, et au fait que nous avions failli habiter boulevard du Temple cette fois-là et je me rappelai l'aspect de cet appartement, comment il était arrangé, et le papier du mur, et au lieu de cela nous avions pris le haut d'un pavillon rue Notre-Dame-des-Champs dans une cour avec la scierie (*et le gémissement soudain de la scie, l'odeur de la sciure et le marronnier au-dessus du toit et une folle qui habitait au rez-de-chaussée*)...

Ernest Hemingway.

LA CLÉ DU PARADIS

1974. Dans le numéro 57 de *Tel Quel*, Philippe Sollers commence à publier *Paradis*. Le tome I paraîtra aux Éditions du Seuil en 1981, le tome II aux Éditions Gallimard en 1986.

En mars 1980, à Paris, Philippe Berling et Michel Gheude enregistrent Sollers lisant l'intégralité du livre encore à paraître. Le dimanche 8 juin 1980, de midi à minuit, cette performance est diffusée sur les ondes d'une radio libre bruxelloise, Micro-Climat. Sollers et ses amis l'écoutent en direct dans la légendaire librairie Macondo qui présente également un face-à-face vidéo Philippe Sollers – Gérard Guégan, filmé par Danielle Jaeggi.

Cet enregistrement sera plus tard présenté à la librairie La Hune à Paris, puis diffusé en feuilleton par Radio 3, la chaîne culturelle de la RTBF, et enfin édité en 1982 par les Éditions du Purgatoire, à quelques dizaines d'exemplaires seulement, sous la forme d'un coffret de sept cassettes audio.

Jean-Paul Fargier, qui avait chroniqué l'émission radio de juin 80 dans *Le Monde* et dans *Les Nouvelles Littéraires*, organise en 1981 des performances au cours desquelles Philippe Sollers lit *Paradis II* dans un environnement d'images vidéo. En 1983, il réalise deux vidéos, *Sollers au Paradis* et *Sollers au pied du mur*, filmé à Jérusalem.

Trente ans plus tard, le 17 juin 2011, ces documents audio et vidéo sont à nouveau présentés au public à l'initiative de la revue *Ironie* lors d'une soirée anniversaire à la Galerie Épisodique à Paris. À cette occasion, naît le projet d'une édition numérique d'ensemble.

La « *Clé du Paradis* », édition à tirage limité, paraît ce 16 novembre 2013 au Théâtre Liberté, à l'occasion de la *Fête du livre de Toulon*.

Introduction à l'édition de la clé usb *Sollers Paradis* :

1. La clé du Paradis. 2. Paradis (réalisation radio Michel Gheude et Philippe Berling, 1980). 3. Sollers au Paradis (réalisation vidéo Jean-Paul Fargier, 1983). 4. Sollers au pied du Mur (réalisation vidéo Jean-Paul Fargier, 1983).

Douze heures de radio libre, huit kilomètres deux cents de paradis magnétique

La radio n'est que musique : ton et timbre des voix, mélodie des rhétoriques, rythme des séquences. La relancer comme fiction, comme écriture de la voix. Prendre avec la doxa radiophonique la liberté de multiplier les rythmes : précipiter l'information, le commentaire, la critique, dans le langage de la publicité, glissé, répété. Ou écouter la voix se lover dans le temps, sans la tronçonner, la feuilletonner, la chapitrer, dans toute son étendue, étendue, détendue, chantée.

Éblouissement en écoutant par un bel après midi d'été, *Le Tigre Bleu* de Borgès, lu par le comédien Marcel Dossogne, dans une émission de Jacques Bauduin : l'écriture réécrite par la voix, lue et aussitôt relue, amplifiée par l'oreille radiophonique, son lisible.

La lecture ne connaît que deux voix : la haute, la basse. La radio en multiplie les registres. La voix haute se fait basse : se tenir à quelque distance l'un de l'autre, écouteurs sur oreilles, lèvres près du micro, s'entendre alors parler plus doucement, sentir les voix se caresser, parler leur langue sous la langue. Gros plans sur les voix, leur grain, leurs souffles, leurs blessures. Entre la parole et le chant.

Soirée d'hiver au début des années 70. Sollers au Théâtre Poème, lit des extraits de *H*. Puis, en guise de conférence, fait entendre Joyce lisant *Finnegans Wake*. Lui, silencieux, seul sur scène dans la lumière douce. La voix et le texte, dans la salle, dans l'obscurité des souffles. Sait-il ce jour-là qu'il fait de la radio ?

Michel Gheude.

Présentation de l'émission : *Paradis lu par Philippe Sollers* sur Radio Micro-Climat, le dimanche 8 juin 1980.

Sollers au Paradis

Philippe Sollers, cerné d'images comme un saint de vitrail ceint d'une auréole, lit une heure de son *Paradis II*... On est en 1981 ou 83, ou 2016 ou 2299... Le Temps ne compte plus, c'est lui qui nous conte et Sollers est son prophète, son aède, son reporter, son envoyé spécial...

Le poète a évité l'Enfer, contourné le Purgatoire, dormi au Paradis, son berceau de naissance... Soleil

de retour, il contemple la Terre, constate la catastrophe, regarde l'agitation, les foules, les sols, les fleuves, les chocs, s'ouvre, remonte le courant et au centre de la fureur écoute battre son cœur, palpiter son souffle, jaillir des mots, des phrases, la musique... Il parle, se parle, nous parle d'Histoire, d'Éternité... Paroles sans chaîne d'un corps glorieux... Venise existe toujours, Dante attend la visite de l'échappé...

Jean-Paul Fargier.

Quatrième de couverture de *Sollers au Paradis* (DVD, 2007).

PARADIS VIDÉO

Lecture publique, « live », d'une heure de *Paradis* par son auteur, Philippe Sollers, entouré de huit postes de télévision formant un cercle au milieu duquel il se tient. Six de ces postes diffusent, à partir de six magnétoscopes, des « images préparées », tandis que les deux autres transmettent « en direct » les images composées par deux caméras, l'une étant une caméra couleur « normale », l'autre une caméra en noir et blanc spéciale, une Aaton-Paluche (en général, tenue par Danielle Jaeggi), qui transite par un Colorisateur (manipulé par son inventeur et constructeur, Marcel Dupouy). Les opérateurs des « images préparées » étaient Jean-François Dars et Anne Papillault.

Paradis Vidéo a été créé à Paris au Centre Pompidou, en décembre 1980. On l'a aussi accueilli à Orléans, Belfort, Liège, Bruxelles, New York, Rennes, Cannes, San Sebastian, Rome, Milan, Tourcoing, Genève, Jérusalem, Reims, Lyon. Au total, une vingtaine de représentations en deux ans.

Jean-Paul Fargier, 1988.



Philippe Sollers dit *Paradis*.

Il lit – une heure de *Paradis* – environné de huit écrans vidéo. Six de ces écrans accueillent des images préparées (à Venise, à Paris, en studio) ; les deux autres retransmettent instantanément le filmage de la performance (lecture, prononciation, annonce) par deux caméras (couleur et noir et blanc colorisé).

Huit images. Parfois huit fois la même (ou presque même) image. Souvent huit images différentes.

De quoi s'agit-il ? Pas d'illustrer *Paradis* mais de brancher en regard du déroulement vocal (et vif) du texte-fleuve un flot visuel qui lui fasse écho et loupe, coupe et ricochet.

Echo, puisqu'on n'y vise nulle concordance des temps.

Loupe, car il ne peut s'agir que d'une focalisation fragmentaire immergée plus ou moins grossissante, déformante.

Coupe, dont la vocation est d'être débordée. Et vice versa. Longitudinale et transversale.

Ricochet, le ricochet étant la seule dialectique admissible en cette matière. Au fait, quelle matière ? autrement dit : de quel corps émane, jaillit ce texte inouï ?

D'un corps glorieux.

Paradis est la vision, la préhension, l'audition, l'intellection, la déambulation, le rire d'un corps qui ne peut être que ce que la théologie nomme un corps glorieux.

Un corps qui a traversé toutes les représentations de la vie et de la mort, qui a survécu à tous les avatars.

Le corps dont nous serons doté au terme de la résurrection finale.

Jean-Paul Fargier, 1983.